

Platon
Criton
(Traduction anonyme)

Socrate
Pourquoi viens-tu de si bonne heure ? N'est-il pas encore bien matin ?

Criton
Oui, sans doute.

Socrate
Quelle heure est-il précisément ?

Criton
Le jour commence à poindre.

Socrate
Je m'étonne que le gardien de la prison ait voulu t'écouter.

Criton
Il me connaît déjà, Socrate, parce que je viens souvent ici ; d'ailleurs il m'a quelque obligation.

Socrate
Ne fais-tu que d'arriver, ou y a-t-il longtemps que tu es là ?

Criton
Il y a déjà assez longtemps.

Socrate
Pourquoi donc ne m'as-tu pas éveillé aussitôt, au lieu de t'asseoir auprès de moi sans rien dire ?

Criton
Je ne voudrais pas moi-même qu'on m'éveillât, si j'étais dans une si triste position. Voilà longtemps que j'admire la douceur et la tranquillité de ton sommeil ; je me suis bien gardé de t'éveiller pour te laisser jouir en paix d'un calme si profond. Dans le cours de ta vie, j'ai souvent admiré ton caractère, mais c'est aujourd'hui surtout que j'admire avec quelle douceur et quelle facilité tu supportes ton malheur.

Socrate
C'est qu'à mon âge, Criton, il ne conviendrait guère de se plaindre de ce qu'il faut déjà mourir.

Criton
D'autres à ton âge, Socrate, se trouvent dans de pareils malheurs, sans que la vieillesse les empêche de s'irriter contre leur sort.

Socrate

Cela est vrai. Mais enfin pourquoi viens-tu si matin ?

Criton

Pour t'apporter une nouvelle fâcheuse, non pas pour toi, Socrate, à ce qu'il me semble, mais pour moi et pour tous les disciples, une nouvelle fâcheuse et accablante, que je ne pourrai supporter qu'avec la plus grande peine.

Socrate

Quelle est donc cette nouvelle ? Est-il arrivé de Délos, le vaisseau dont le retour doit être suivi de ma mort ?

Criton

Non, pas encore, mais il paraît qu'il doit arriver aujourd'hui, suivant le rapport de quelques personnes qui viennent de Sunium, et qui l'ont quitté là. Il est donc évident d'après ces nouvelles qu'il arrivera aujourd'hui, et demain, Socrate, il te faudra quitter la vie.

Socrate

A la bonne heure, Criton ! Si telle est la volonté des dieux qu'elle s'accomplisse. Cependant je ne pense pas que le vaisseau arrive aujourd'hui.

Criton

D'où tires-tu cette conjecture ?

Socrate

Je vais te le dire. C'est qu'il faut que je meure le lendemain du jour où le vaisseau sera arrivé.

Criton

Voilà du moins ce que disent ceux de qui cela dépend.

Socrate

Eh bien, je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui, mais demain. Ce qui me le fait croire, c'est un songe que j'ai eu cette nuit peu de temps avant ton arrivée : aussi me semble-t-il que tu as bien fait de ne pas m'éveiller.

Criton

Quel était donc ce songe ?

Socrate

Il m'a semblé voir une femme belle, bien faite et vêtue de blanc s'approcher, m'appeler et me dire : « Dans trois jours tu arriveras à Phthie et à ses champs fertiles. »

Criton

Quel étrange songe, Socrate !

Socrate

Le sens m'en paraît très clair, Criton.

Criton

Beaucoup trop, sans doute. Mais, ô mon cher Socrate ! encore une fois, suis mes conseils, laisse-moi te sauver. Ta mort serait un grand malheur pour moi à plus d'un titre : non seulement je serais privé d'un ami tel que je n'en retrouverai jamais un pareil, mais encore le vulgaire, qui ne nous connaît bien ni l'un ni l'autre, croirait que, pouvant te sauver, si j'avais voulu sacrifier quelque argent, j'ai négligé de le faire. Or, y a-t-il une réputation plus honteuse que de paraître aimer mieux l'argent que ses amis ? Car on ne croira jamais que c'est toi qui n'as pas voulu sortir d'ici malgré nos instances.

Socrate

Mon cher Criton, pourquoi tant nous mettre en peine de l'opinion du vulgaire ? Les hommes sensés, dont il faut bien plutôt nous inquiéter, ne se tromperont pas sur la véritable manière dont les choses se seront passées.

Criton

Tu vois pourtant, Socrate, qu'il faut aussi s'inquiéter de l'opinion du peuple. Ce qui arrive aujourd'hui fait assez voir qu'il est capable de faire, je ne dis pas un peu de mal, mais les plus grands maux à l'homme qui est poursuivi par la calomnie.

Socrate

Plût aux dieux, Criton, que le peuple fût capable de faire les plus grands maux, si en retour il pouvait aussi faire les plus grands biens ! Ce serait une chose fort heureuse. Mais il ne peut faire ni l'un ni l'autre ; car il ne dépend pas de lui de rendre les hommes sages ou insensés, il agit au hasard.

Criton

Eh bien, soit. Mais réponds à cette question, Socrate. N'est-ce pas pour moi et pour tes autres amis que tu t'inquiètes, dans la crainte que, si tu t'enfuis de la prison, les délateurs ne nous fassent des affaires pour t'avoir enlevé d'ici, et que nous ne soyons forcés de perdre toute notre fortune, ou du moins une somme considérable, et de souffrir encore quelque chose de pis ? Si c'est là ce que tu crains, rassure-toi : il est bien juste que, pour te sauver, nous courrions ce danger, et s'il le faut, quelque autre danger encore plus grand. Ainsi laisse-toi persuader, et suis mes conseils.

Socrate

Toutes ces craintes, je les éprouve, et bien d'autres encore.

Criton

Eh bien, sois désormais sans inquiétude, car d'abord la somme que l'on demande pour te tirer d'ici n'est pas fort considérable ; ensuite ne vois-tu pas à quel bon marché sont tous ces délateurs, et qu'il ne nous faudra pas beaucoup d'argent pour les acheter ? Ma fortune est à ta disposition, et je crois qu'elle suffira. Ensuite, si, par intérêt pour moi, tu ne crois pas que je doive sacrifier tout mon bien, les étrangers qui habitent Athènes sont tout prêts à sacrifier le leur. L'un d'eux, Simmias de Thèbes, a apporté, dans cette intention, tout l'argent nécessaire. Cébès aussi est tout prêt, ainsi que bien d'autres. Ainsi donc, je te le répète, sois sans inquiétude, et par découragement ne renonce pas à l'idée de te sauver. Quant à ce que tu disais devant le tribunal, que, si tu sortais d'ici, tu ne saurais que devenir, ne te tourmente pas non plus. Partout, quelque part que tu ailles, tu seras aimé. Si tu veux aller en Thessalie, j'y ai des hôtes qui sauront t'apprécier, et qui veilleront si bien à ta sûreté, que tu seras à l'abri de toute inquiétude du côté des Thessaliens.

Ensuite, Socrate, il ne me semble pas bien juste de ta part de vouloir te livrer toi-même, lorsque tu peux te laisser sauver. Tu secondes les désirs que les ennemis pourraient former contre toi, et qu'ils ont formés en effet ; tu conspires avec eux à ta perte. Il me semble aussi que tu trahis tes propres enfants ; tandis que tu peux les nourrir et achever leur éducation, tu vas les abandonner et les livrer autant qu'il est en toi à la merci du sort, et probablement à tous les malheurs qui ne manquent pas d'arriver à des orphelins dénués de tout. Car enfin il fallait ou n'avoir pas d'enfants, ou les nourrir et les élever en partageant leur destinée ; mais tu me parais prendre le parti le plus facile. Or, il faut prendre le parti que choisirait un homme de coeur et de courage, surtout quand tu fais profession d'avoir cultivé la vertu pendant toute ta vie. Aussi je rougis pour toi et pour nous qui sommes tes amis ; je crains qu'on ne s'imagine que toute cette affaire a été conduite par nous avec une certaine lâcheté : d'abord cette accusation portée au tribunal, tandis qu'elle aurait pu ne pas y être portée ; ensuite la manière même dont le procès a eu lieu ; enfin ton refus de t'échapper, qui forme comme le dénouement ridicule du drame ; oui, je crains que l'on ne nous accuse de faiblesse et de lâcheté, nous, pour ne t'avoir pas sauvé, toi, pour n'y avoir pas consenti, tandis que la chose était possible et même facile, pour peu que nous eussions voulu, les uns et les autres, nous aider nous-mêmes. Penses-y donc, Socrate ; avec le mal la honte arrivera pour toi et pour nous. Prends donc un parti, ou plutôt, ce n'est plus le moment de délibérer ; il faut avoir pris une résolution. Or, il n'y en a qu'une à prendre ; il faut que tout soit fait la nuit prochaine. Si nous tardons, l'affaire ne sera plus possible, elle nous aura échappé. Ainsi de toute manière, Socrate, crois-moi et fais ce que je te dis.

Socrate

Ton zèle, mon cher Criton, est bien louable, s'il est d'accord avec la droiture ; sinon, plus il est ardent, plus il est fâcheux. Il faut donc examiner s'il est permis de faire ce que tu me proposes, ou si le devoir le défend ; car ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, mais c'est de tout temps que, pour les affaires qui me regardent, je ne me laisse persuader par aucune autre raison que par celle qui me paraît la plus juste dans mes réflexions. Les principes que j'ai professés toute ma vie, je ne puis les abandonner aujourd'hui parce que ma position a changé : je les vois toujours du même il, j'ai toujours pour eux le même respect et la même vénération qu'auparavant ; et si nous n'en avons pas de meilleurs à leur substituer, sache bien que je ne te céderai pas, quand même la multitude, pour m'épouvanter comme un enfant, pourrait me mettre sous les yeux des images encore plus affreuses, la confiscation de mes biens, la prison, la mort. Comment donc faire cet examen de la manière la plus convenable ? En reprenant ce que nous disions tout à l'heure sur les opinions, et en cherchant si nous avons raison de dire en toute occasion qu'il y a des opinions auxquelles il faut avoir égard, et d'autres dont il ne faut pas se mettre en peine, ou si c'était seulement avant ma condamnation que nous avons raison de le dire, et si maintenant il est devenu manifeste que nous ne parlions ainsi que pour parler, et que ce n'était au fond qu'un jeu et qu'un badinage. Voici donc, Criton, ce que je veux examiner avec toi : si nos principes d'alors me sembleront changés avec la nouvelle situation où je me trouve, ou s'ils me paraîtront toujours les mêmes ; si nous les abandonnerons ou si nous continuerons à les suivre. Or, ce me semble, nous avons souvent dit, et nous entendions bien parler sérieusement, ce que je disais tout à l'heure, savoir, que parmi les opinions des hommes il en est auxquelles on doit attacher la plus haute importance, et d'autres qui ne méritent aucune considération. Criton, au nom des dieux, cela ne te semble-t-il pas bien dit ? Car, selon toutes les apparences humaines, tu n'es pas en danger de mourir demain, et la crainte d'un malheur imminent ne troublera point ton jugement. Réfléchis donc à ceci : n'avions-nous pas raison de dire qu'il ne faut pas respecter toutes les opinions, mais seulement les unes et non les autres, celles de certains hommes et non de tout le monde ? Que dis-tu ? N'est-ce pas juste ?

Criton
Très juste.

Socrate
A ce compte, ne faut-il pas estimer les bonnes opinions, et mépriser les mauvaises ?

Criton
Oui.

Socrate
Mais les bonnes opinions ne sont-elles pas celles des hommes instruits ; et les mauvaises, celles des ignorants ?

Criton
Qui pourrait le nier ?

Socrate
Voyons, comment établirions-nous ces principes ? Un homme qui s'exerce à la gymnastique, et qui s'y applique sérieusement, fait-il attention à l'éloge, au blâme, à l'opinion du premier venu, ou seulement de celui qui est médecin ou bien maître de gymnastique ?

Criton
Du médecin ou du gymnaste seulement.

Socrate
C'est donc de chacun d'eux seulement qu'il doit craindre le blâme, et rechercher l'éloge, sans s'inquiéter de la multitude.

Criton
Évidemment.

Socrate
Ainsi, dans sa conduite et dans ses exercices, dans ses aliments et dans sa boisson, il doit se conformer seulement à l'avis du maître qui s'y entend, plutôt qu'à celui de tous les autres ensemble.

Criton
Sans doute.

Socrate
Mais, s'il désobéit au maître au lieu de n'écouter que lui, s'il dédaigne son avis et ses éloges pour écouter la foule qui n'y entend rien, ne lui en arrivera-t-il pas quelque mal ?

Criton
Comment ne lui en arriverait-il point ?

Socrate
Mais ce mal, quelle en est la nature ? Quels en sont les effets ? Où frappera-t-il l'homme qui désobéit ?

Criton

Il est évident que c'est sur le corps, puisqu'il tend à le détruire.

Socrate

Tu as raison. Ainsi, pour éviter d'entrer dans tous les détails, il en est de même de tout le reste, et particulièrement du juste et de l'injuste, du beau et du laid, du bien et du mal, qui sont en ce moment le sujet de notre examen. Devons-nous suivre et redouter l'opinion de la multitude ou celle du seul homme (s'il en est un) qui s'y connaisse parfaitement, le seul qu'il faut respecter et craindre plus que tous les autres ensemble ? Si nous négligeons de nous conformer à son jugement, nous corrompons et nous dégraderons cette partie de notre être qui se perfectionne par la justice et qui périt par l'injustice. Ou bien dirons-nous que cela n'est rien ?

Criton

Je crois que cela importe beaucoup, Socrate.

Socrate

Voyons encore : si nous ruinons cette partie de notre être, qui se perfectionne par un régime sain, et qu'un régime malsain dégrade, pour suivre l'avis de ceux qui ne s'y connaissent pas, est-il possible que nous vivions lorsque cette partie sera ainsi corrompue ? Et cette partie, c'est le corps, n'est-ce pas ?

Criton

Oui.

Socrate

Pouvons-nous vivre avec un corps malade et ruiné ?

Criton

Nullement.

Socrate

Et d'un autre côté, pouvons-nous vivre, si nous avons laissé se corrompre cette autre partie que flétrit l'injustice, et que la justice fortifie ? Ou bien regardons-nous comme moins noble que le corps cette partie, quelle qu'elle soit, à laquelle se rapportent le juste et l'injuste ?

Criton

Nullement.

Socrate

N'est-elle pas au contraire plus précieuse ?

Criton

Beaucoup plus.

Socrate

Il ne faut donc pas, mon cher Criton, nous mettre si fort en peine de ce que dira de nous la multitude, mais bien de ce qu'en dira celui qui connaît le juste et l'injuste ; et celui-là, ce juge unique, c'est la vérité. Tu vois donc bien que tu n'avais pas raison de prétendre d'abord que

nous devons nous inquiéter de l'opinion de la multitude sur le juste, le beau, le bien et leurs contraires. Mais enfin, dira-t-on peut-être, la multitude a le pouvoir de nous faire mourir.

Criton

Assurément, Socrate, voilà ce qu'on dira.

Socrate

Et avec raison ; mais, mon cher Criton, cela ne détruit pas le raisonnement que nous avons établi. Examine encore ceci : Le principe, que l'important n'est pas de vivre, mais de bien vivre, subsiste-t-il encore ou est-il changé ?

Criton

Il subsiste.

Socrate

Et celui-ci, que bien vivre, c'est vivre selon les lois de l'honnêteté et de la justice, subsiste-t-il ou est-il changé ?

Criton

Il subsiste.

Socrate

D'après ces principes dont nous convenons tous deux, voici ce qu'il faut examiner : est-il juste ou non que je tente de sortir d'ici sans le consentement des Athéniens ? Si cela nous paraît juste, cherchons-en les moyens ; sinon, il faut y renoncer. Quant à ces considérations que tu fais valoir, d'argent à dépenser, de réputation, d'enfants à élever, prends-y garde, Criton, c'est précisément ainsi que raisonne cette multitude insensée, qui condamne légèrement un homme à la mort, et qui ensuite, avec aussi peu de raison, le rendrait à la vie, si cela était en son pouvoir. Mais pour nous, puisque le raisonnement nous le démontre, nous n'avons pas autre chose à considérer que ce que nous disions tout à l'heure, savoir si, en payant de notre argent le service que nous aurons reçu, nous ferons une action juste : eux en me faisant sortir d'ici, et moi en y consentant, ou si, en agissant ainsi, nous commettrons véritablement une injustice ; et si nous trouvons qu'une telle conduite est injuste, n'allons point mettre en question s'il faut attendre la mort avec tranquillité et souffrir tout au monde plutôt que de commettre une injustice.

Criton

Il me semble, Socrate, que tu as raison. Vois donc ce qu'il faut que nous fassions

Socrate

Examinons-le ensemble, cher ami, et si tu as quelque objection à me faire, expose tes raisons ; je m'y rendrai volontiers, mais autrement cesse, mon cher Criton, de me répéter à tout propos que je dois sortir d'ici malgré les Athéniens. J'attache une grande importance à ce que tu me persuades de le faire, mais sans m'y contraindre. Vois donc si le principe sur lequel je me fonde dans cet examen est suffisamment démontré, et tâche de répondre à mes questions avec la plus grande sincérité.

Criton

Je tâcherai.

Socrate

Ne disons-nous pas qu'il ne faut jamais commettre volontairement une injustice ? Ou bien disons-nous qu'il est permis dans certaines circonstances de commettre l'injustice et qu'il ne l'est pas dans quelques autres ? ou n'est-elle jamais ni bonne ni honnête, comme nous en sommes souvent convenus autrefois, et il n'y a pas longtemps encore ? ou bien cet accord de principes qui nous unissait a-t-il été détruit dans ce peu de jours ? Et se pourrait-il, Criton, qu'à notre âge nos entretiens les plus sérieux n'eussent été depuis longtemps, à notre insu, que des propos d'enfants ? Ou plutôt la chose n'est-elle pas comme nous le disions alors ? Soit que la foule le reconnaisse ou non, soit qu'un sort plus rigoureux ou plus doux nous soit réservé par la nécessité, n'en est-il pas moins vrai qu'en toute occasion l'injustice est pour celui qui la commet un mal et une honte ? Admettons nous ce principe ou faut-il le rejeter ?

Criton

Nous l'admettons.

Socrate

Il ne faut donc admettre l'injustice en aucune manière.

Criton

Non sans doute.

Socrate

Et quand on a éprouvé une injustice, il ne faut pas la rendre, comme le pense le vulgaire, puisqu'on ne doit jamais commettre l'injustice.

Criton

Évidemment.

Socrate

Mais quoi, Criton, est-il permis de faire du mal à quelqu'un ou ne l'est-il pas ?

Criton

Il ne l'est en aucune manière, Socrate.

Socrate

Mais rendre le mal pour le mal, est-ce juste, comme le prétend le peuple, ou est-ce injuste ?

Criton

C'est injuste.

Socrate

Car il n'y a aucune différence entre faire du mal à quelqu'un et être injuste.

Criton

Tu dis vrai.

Socrate

Il ne faut donc pas rendre injustice pour injustice, ni faire de mal à personne, quel que soit le tort qu'on nous ait fait. Mais ici, Criton, prends garde, en m'accordant ce principe, d'aller contre ton opinion, car je sais qu'il y a peu de personnes qui admettent ce principe, et qui

l'admettront. Il est donc impossible qu'il y ait entre ceux qui l'admettent et ceux qui ne l'admettent pas quelque communauté de sentiments, mais il faut nécessairement qu'ils se méprisent les uns les autres, en voyant la diversité de leurs opinions. Réfléchis donc bien sur ce point ; vois si tu es de mon avis, et en parfait accord avec moi. Alors commençons la discussion en partant de ce principe qu'il n'est jamais permis d'être injuste, ni de rendre injustice pour injustice, ni de se venger du mal par le mal. Mais peut-être te sépares-tu de moi, et n'accordes-tu pas ce principe ? Pour moi, il y a longtemps que je l'ai adopté, et j'y tiens encore aujourd'hui. Mais, si tu es d'un autre avis, dis-le, et fais-moi connaître tes motifs ; si, au contraire, tu persistes dans les mêmes sentiments qu'auparavant, écoute ce qui en résulte.

Criton

Je persiste dans les mêmes sentiments, et je pense toujours comme toi ; ainsi parle.

Socrate

Je vais donc te dire quelles sont les conséquences qui résultent de ce principe, ou plutôt je vais t'interroger ; un homme qui a pris un engagement juste doit-il le tenir ou y manquer ?

Criton

Il doit le tenir.

Socrate

Cela posé, examine maintenant cette autre question : En sortant d'ici sans le consentement de la république, faisons-nous du tort à quelques personnes, et précisément à celles qui le méritent le moins, ou n'en faisons-nous pas ? Restons-nous fidèles aux justes engagements que nous avons contractés, oui ou non ?

Criton

Je ne puis, Socrate, répondre à cette question, car je ne la comprends pas.

Socrate

Vois si tu l'entendras de cette autre manière : Au moment de nous enfuir ou de sortir d'ici, quel que soit le mot qu'il te plaira de choisir, si les Lois et la République venaient se présenter devant nous, et nous disaient : « Réponds-moi, Socrate, que vas-tu faire ? L'action que tu entreprends a-t-elle d'autre but que de nous détruire, nous qui sommes les Lois, et avec nous la République tout entière, autant qu'il dépend de toi ? Ou te semble-t-il possible que l'État subsiste et ne soit pas renversé, lorsque les arrêts rendus restent sans force et que de simples particuliers leur enlèvent l'effet et la sanction qu'ils doivent avoir ? » Que répondrons-nous, Criton, à ce reproche et à d'autres semblables ? Car on aurait beaucoup à dire, surtout un orateur, sur cette infraction de la loi qui ordonne que les jugements rendus aient tout leur effet. Ou bien dirons-nous aux Lois que la République a été injuste envers nous et qu'elle n'a pas bien jugé ? Est-ce là ce que nous leur dirons ? ou que pourrons-nous leur dire ?

Criton

Rien de plus, Socrate, absolument rien.

Socrate

« Eh quoi ! Socrate, diraient les Lois, est-ce là ce dont nous étions convenues avec toi ? Ou plutôt n'étions-nous pas convenues avec toi que les jugements rendus par la République seraient exécutés ? » Et si nous paraissions surpris de les entendre parler ainsi, elles nous diraient peut-être : « Socrate, ne t'étonne pas de ce langage, mais réponds-nous, puisque tu as

coutume de procéder par questions et par réponses. Voyons : quel sujet de plainte as-tu contre nous et contre la République pour entreprendre ainsi de nous renverser ? Et d'abord, n'est-ce pas nous qui t'avons donné la vie ? N'est-ce pas nous qui avons présidé à l'union de ton père et de ta mère, ainsi qu'à ta naissance ? Déclare-le hautement : as-tu à te plaindre de celles d'entre-nous qui règlent les mariages et les trouves-tu mauvaises ? »

Criton

Je ne m'en plains pas, dirais-je.

Socrate

« Est-ce de celles qui déterminent la nourriture de l'enfant et l'éducation selon laquelle tu as été élevé toi-même ? Celles qui ont été instituées pour cet objet n'ont-elles pas bien fait d'ordonner à ton père de t'élever dans les exercices de la musique et de la gymnastique ? »

Criton

Très bien, répondrais-je.

Socrate

« A la bonne heure. Mais, puisque c'est à nous que tu dois ta naissance, ta nourriture et ton éducation, peux-tu nier que tu sois notre enfant, notre esclave même, toi et tes ancêtres ? Et s'il en est ainsi, crois-tu que tu aies contre nous les mêmes droits que nous avons contre toi, et que tout ce que nous pourrions entreprendre contre toi, tu puisses à ton tour l'entreprendre justement contre nous ? Eh quoi ! tandis qu'à l'égard d'un père ou d'un maître, si tu en avais un, tu n'aurais pas des droits égaux, comme de leur rendre injures pour injures, coups pour coups, ni rien de semblable, tu aurais tous ces droits envers les lois et la patrie, en sorte que si nous avons prononcé ta mort, croyant qu'elle est juste, tu entreprendras à ton tour de nous détruire, nous qui sommes les Lois, et la patrie avec nous, autant qu'il est en toi, et tu diras que tu es en droit d'agir ainsi, toi qui te consacres en réalité au culte de la vertu ? Ta sagesse va-t-elle jusqu'à ignorer que la patrie est, aux yeux des dieux et des hommes sensés, quelque chose de plus cher, plus respectable, plus auguste et plus saint qu'une mère, un père et tous les aïeux ? qu'il faut avoir pour la patrie, même irritée, plus de respect, de soumission et d'égard, que pour un père ? qu'il faut l'adoucir par la persuasion ou faire tout ce qu'elle ordonne, et souffrir sans murmure ce qu'elle commande, soit qu'elle nous condamne aux verges ou aux fers, soit qu'elle nous envoie à la guerre pour être blessés et tués ? que notre devoir est de lui obéir, que la justice le veut ainsi, qu'il ne faut jamais ni reculer, ni lâcher pied, ni quitter son poste ? que dans les combats, devant les tribunaux et partout, il faut faire ce qu'ordonnent l'État et la patrie, ou employer les moyens de persuasion que la justice avoue ? qu'enfin, si c'est une impiété de faire violence à son père ou à sa mère, c'est une impiété bien plus grande encore de faire violence à sa patrie ? » Que répondrons-nous à cela, Criton ? Reconnaissons-nous que les lois disent la vérité, ou non ?

Criton

Il me semble qu'elles disent la vérité.

Socrate

« Considère donc, Socrate, ajouteraient les Lois, que, si nous disons la vérité, ce que tu entreprends contre nous n'est pas juste. En effet, ce n'est pas assez pour nous de t'avoir donné la vie, de t'avoir nourri et élevé, de t'avoir admis au partage de tous les biens qui étaient en notre pouvoir, toi et tous les autres citoyens, nous déclarons encore, et c'est un droit que nous reconnaissons à tout Athénien qui veut en user, qu'aussitôt qu'il a été reçu dans la classe des

éphèbes, qu'il a vu ce qui se passe dans la République, et qu'il nous a vues aussi, nous qui sommes les Lois, il est libre, si nous ne lui plaisons pas, d'emporter ce qu'il possède et de se retirer ou il voudra. Et si quelqu'un d'entre-vous veut aller dans une colonie, parce que nous lui déplaisons, nous et la République, si même il veut aller s'établir quelque part à l'étranger, aucune de nous ne s'y oppose et ne le défend : il peut aller partout où il voudra avec tous ses biens. Mais quant à celui de vous qui persiste à demeurer ici, en voyant de quelle manière nous rendons la justice et nous administrons toutes les affaires de la république, nous déclarons dès lors que par le fait il s'est engagé envers nous à faire tout ce que nous lui ordonnerions, et s'il n'obéit pas, nous le déclarons trois fois coupable : d'abord, parce qu'il nous désobéit à nous qui lui avons donné la vie, ensuite parce que c'est nous qui l'avons élevé, enfin parce qu'ayant pris l'engagement d'être soumis, il ne veut ni obéir ni employer la persuasion à notre égard, si nous faisons quelque chose qui ne soit pas bien ; et tandis que nous lui proposons à titre de simple proposition, et non comme un ordre tyrannique, de faire ce que nous lui commandons, lui laissant même le choix d'en appeler à la persuasion ou d'obéir, il ne fait ni l'un ni l'autre. Voilà, Socrate, les accusations que tu vas encourir, si tu accomplis ton projet, et tu les encourras plus que tout autre Athénien. »

Si je leur demandais pour quelle raison elles me traiteraient comme je le mérite, en me disant que je me suis engagé avec elles plus formellement que tout autre Athénien, elles me diraient : « Socrate, tu nous as donné de grandes preuves que nous te plaisions, Nous et la République. Tu n'aurais pas habité Athènes avec plus de constance que tout autre, si elle n'avait pas eu pour toi un attrait particulier. Jamais aucune des solennités de la Grèce n'a pu te faire quitter cette ville, si ce n'est une seule fois, lorsque tu es allé à l'Isthme de Corinthe ; tu n'es sorti d'ici que pour aller à la guerre ; jamais tu n'as entrepris aucun de ces voyages que font tous les hommes ; jamais tu n'as eu le désir de connaître une autre ville ni d'autres lois ; mais toujours nous t'avons suffi, nous et notre ville ; telle était ta prédilection pour nous, tu consentais si bien à vivre sous notre gouvernement, que c'est dans notre ville que tu as voulu entre autres choses devenir père de famille, témoignage assuré qu'elle te plaisait. Enfin, pendant ton procès, tu aurais pu te condamner à l'exil, si tu l'avais voulu, et faire avec notre consentement ce que tu entreprends aujourd'hui malgré nous. Alors tu affectais de ne pas craindre la nécessité de mourir, mais, comme tu disais, tu préférerais la mort à l'exil. Et maintenant, sans égard pour ces belles paroles, sans respect pour nous, qui sommes les Lois, tu médites notre ruine, tu fais ce que ferait l'esclave le plus vil, tu vas t'enfuir au mépris des traités et des engagements que tu as pris de te laisser gouverner par nous. D'abord réponds-nous sur cette question : avons-nous raison de dire que tu as pris l'engagement, de fait, et non de parole, de te soumettre à notre empire ? Est-ce vrai, ou non ? » Que dirons-nous à cela, Criton ? Y a-t-il autre chose à faire que d'en convenir ?

Criton

Il le faut de toute nécessité, Socrate.

Socrate

« Eh bien, diraient-elles encore, ne violes-tu pas les conventions et les engagements qui te lient à nous ? Et pourtant tu ne les as contractés ni par force, ni par surprise, ni sans avoir le temps de prendre un parti, mais tu as eu, pour y penser, soixante-dix années, pendant lesquelles tu avais la faculté de te retirer, si tu n'étais pas satisfait de nous, et si nos conventions ne te paraissaient pas justes. Or, tu n'as préféré le séjour ni de Lacédémone, ni de la Crète, dont tu vantes sans cesse le gouvernement, ni d'aucune ville grecque ou barbare, mais tu es sorti d'Athènes moins souvent que les boiteux, les aveugles et les autres infirmes : preuve évidente que tu avais plus d'amour que les autres Athéniens pour cette ville et pour nous-mêmes qui sommes les Lois de cette ville : car peut-on aimer une cité sans en aimer les

lois ? Et maintenant seras-tu infidèle à tes engagements ? Non, Socrate, si du moins tu t'en rapportes à nous, et tu ne t'exposeras pas au ridicule en sortant de la ville. »

« Considère, si tu es infidèle à tes engagements et que tu viennes à en violer un seul, quel bien tu te feras à toi-même et à tes amis. Il est à peu près certain que tes amis seront bannis et privés de leur patrie, ou dépouillés de leurs biens ; et toi, si tu vas te retirer dans quelle ville voisine, à Thèbes ou à Mégare, qui sont régies par de bonnes lois, tu y seras reçu, Socrate, comme un ennemi de leur constitution ; tous ceux qui sont attachés à leur pays verront en toi un homme suspect, un corrupteur des lois, et tu confirmeras toi-même l'opinion que tes juges t'ont justement condamné ; car tout corrupteur des lois passera aussi pour corrupteur des jeunes gens et des hommes faibles. Fuirais-tu les villes les plus policées et la société des hommes les plus honnêtes ? Mais, à cette condition, sera-ce la peine de vivre ? Ou bien, si tu les approches, quels discours leur tiendras-tu, Socrate ? Auras-tu le front de leur répéter ce que tu disais ici, que l'homme doit préférer à tout la vertu, la justice, les lois et l'obéissance aux lois ? Ne penses-tu pas qu'ils trouveront bien honteuse la conduite de Socrate ? Il faut bien que tu le penses. Tu t'éloigneras donc de ces villes bien policées, et tu iras en Thessalie chez les amis de Criton ; car le désordre et la licence règnent dans ce pays, et peut-être prendrait-on plaisir à t'entendre raconter la manière plaisante dont tu te serais échappé de prison, enveloppé d'un manteau, affublé d'une peau de bête ou de tout autre déguisement comme font tous les fugitifs, et tout à fait méconnaissable. N'y aura-t-il personne pour s'étonner que dans un âge avancé, lorsque tu n'avais plus, selon toutes les apparences, que peu de jours à vivre, tu aies eu le courage de transgresser les lois les plus saintes pour conserver une existence si misérable ? Non, peut-être, si tu n'offenses personne : autrement, Socrate, tu entendras bien des propos humiliants et indignes de toi. Tu passeras ta vie à t'insinuer auprès de tout le monde par des flatteries et des bassesses serviles ; et que feras-tu en Thessalie que de quêter des festins, comme si tu n'étais allé en Thessalie que pour un souper ? Et tous ces discours sur la justice et les autres parties de la justice, où seront-ils pour nous ? Mais c'est pour tes enfants que tu veux vivre, afin de les nourrir et de les élever ? Quoi donc ! Faut-il les emmener en Thessalie pour les nourrir et les élever ? Faut-il en faire des étrangers, afin qu'ils aient encore cette obligation à leur père ? Supposons que tu ne le fasses pas : s'ils restent ici loin de toi, seront-ils mieux nourris et mieux élevés quand tu ne seras pas avec eux ? Tes amis sans doute en prendront soin pour toi. Mais est-il nécessaire que tu t'exiles en Thessalie, pour qu'ils en prennent soin ? Et si tu vas chez Pluton, les abandonneront-ils ? Non, Socrate, si du moins ceux qui se disent tes amis valent quelque chose ; et il faut le croire. »

« Rends-toi donc, Socrate, aux conseils de celles qui t'ont nourri : ne mets ni tes enfants, ni ta vie, ni quoi que ce soit, au-dessus de la justice, afin qu'en arrivant dans les enfers tu puisses alléguer toutes ces raisons pour ta défense devant ceux qui y commandent ; car ici-bas, si tu fais ce qu'on te propose, tu ne rends pas ta cause meilleure, plus juste, plus sainte, ni pour toi, ni pour aucun des tiens, et, quand tu seras arrivé dans l'autre monde, tu ne pourras pas non plus la rendre meilleure. Maintenant, au contraire, si tu meurs, tu meurs victime de l'injustice, non des lois, mais des hommes, au lieu que, si tu sors de la ville, après avoir si honteusement commis l'injustice à ton tour, rendu le mal pour le mal, violé toutes les conventions, tous les engagements que tu as contractés envers nous, maltraité ceux que tu devrais le plus ménager, toi-même, tes amis, ta patrie et nous, alors nous te poursuivrons de notre inimitié pendant ta vie, et après ta mort nos surs, les lois des enfers, ne te feront pas un accueil favorable, sachant que tu as fait tous les efforts qui dépendaient de toi pour nous renverser. Ne suis donc pas les conseils de Criton, mais les nôtres. »

Voilà, sache-le bien, mon cher Criton, les discours que je crois entendre, comme les Corybantes croient entendre les flûtes sacrées ; le son de ces paroles retentit dans mon âme et me rend insensible à tout autre langage. Sois donc certain, telle est du moins ma conviction

présente, que tout ce que tu dirais pour les combattre serait inutile. Cependant, si tu crois avoir quelque chose de plus à faire, dis-le.

Criton

Non, je n'ai rien à dire, Socrate.

Socrate

Laisse donc là cette discussion, Criton, et suivons la route où Dieu nous conduit.